

PASSEPARTOUT

SOREL, 23 FÉVRIER, 1889.

Dans mon encrier.

ST. VALENTIN.

I gave my love a Valentine  
 It was a stolen kiss,  
 Said she, with such a pretty pout,  
 "I want no gift like this"

Oh! Oh! I answered "saucy one,  
 The Valentine's too plain.  
 It did not cost enough; well then  
 Just give it back again"

Pour vous, mes chers lecteurs, qui ne connaissez pas la langue d'Albion, permettez-moi une légère traduction ou plutôt une traduction légère de ce Valentin qui nous arrive à travers les bordées de neige chaque année le 14 février :

Je donnai à mon amour un Valentin  
 C'était un baiser volé, dit-elle,  
 En minouchant de son petit air mutin  
 "Je ne veux pas pour présent une chose [telle]."

Oh! Oh! lui répondis-je, ma chère enfant,  
 Mon valentin, je le vois ne vous plaît guère,  
 Il ne coutait pas cher: c'est ça, en attendant,  
 Rendez-moi le puisque vous êtes si fière.

— Ça c'est encore un valentin du jour, tel que Mde. Généreux en vend à sa vitrine. Cependant il n'est pas bête comme vous voyez.

Le 14 février, c'est le jour des papiers volants, caressés, mignonnés, dorés sur franche, parfumés et consignés avec cachet aux armes de Cupidon, à l'objet béni de vos pensées; petits papiers sans but et attribut, souvent rebut des maîtres de poste dont ils font le supplice, tant que dure cette fête passée à l'état de quinzaine. Pour les jeunes amoureux, ce jour a sans doute des charmes à eux seuls connus, car malgré toute la discrétion possible, que de souvenirs se réveillent dans ces plus mystérieux mais bien compris.

Que ces riens coquets  
 S'ils n'étaient discrets  
 Diraient de secrets! mais ouais!

Si on veut se faire une idée de la supériorité poétique des coutumes de nos pères sur les nôtres, qu'on songe par exemple, à ce qu'était autrefois, dans la vieille Angleterre, le 14 février, et qu'on le compare à ce qu'il est aujourd'hui dans notre jeune pays. Alors, dès l'aube du 14 février, on voyait se glisser çà et là les amoureux, éveillés par le désir de plaire et allant laisser leurs offrandes sous la croisée de leur bien aimée; puis chacun se cachait à une petite distance: A peine les premiers rayons du soleil frappaient-ils le toit du rustique cottage où dormait la beauté que se disputaient tous ces soupirants matineux, qu'elle se levait à son tour et se dirigeait aussitôt vers la fenêtre de sa chambre. La coutume avait établi que le premier jeune homme sur qui elle jetterait les yeux serait pour l'année "Son Valentin," son cavalier, presque son fiancé, en un mot celui qui aurait le droit de la faire danser, de la ramener de la veillée et de lui prodiguer toute ses attentions.

Mais comme il est difficile à la femme, à quel âge et en quel pays qu'on se prenne d'agir avec une entière franchise, surtout en affaires de cœur, on pense bien que chaque jeune fille devait se ménager, à travers les boiseries, quelque fissure d'où elle jetterait un regard inquisiteur sur les environs, et que c'était à bon escient, qu'elle se montrait tout d'abord à son préféré. C'était alors des cris de joie, de farouches caresses et de douces émotions.

Mais qu'est devenue cette coutume charmante au lieu du positivisme moderne? On achète des feuilles de papier à lettre, plus ou moins singulièrement baroloées, ornées, décompées, et on les envoie sous enveloppe, par la poste, aux demoiselles de sa connaissance, après y avoir écrit quelque fade compliment ou plus souvent encore quelque sottise méchanceté anonyme. Il en est même plus d'un qui envoient la feuille de papier telle qu'ils l'ont achetée à la boutique du coin. C'est à franchement parler un drôle d'usage, que les papiers seuls ont intérêt à maintenir; et voilà comment la St. Valentin commence et continue à baisser chaque année dans la considération publique et deviendra avant longtemps une relique du passé, que l'usage grossier aura assassinée.

On nous dit que c'est à la chambre soit des Communes ou de Québec que la pipe est en plus grande odeur de sainteté: Un député sans pipe, c'est une blague sans tabac, pas de pipe, pas de discours, pas de

VUE D'INTÉRIEUR.

(Authentique.)



—Entends-tu, Clara, si Amanda ne peut jouer sans se servir de la pédale forte, le diable m'emporte si je paie pour une autre leçon!

fumée, pas d'inspiration, c'est ce qui vous convaincra que toutes les bonnes comme les mauvaises mesures du ministre comme du plus simple mortel des députés sont au fond, de la blague.

En voici un qui a écrit sur un des murs du comité de la pipe à Québec, ces vers qui vous démontrent la rage qui existe dans le

BESOIN DE FUMER.

Que de tous maux je sois le centre,  
 Que je sois bossu dos et ventre,  
 Que je n'aie aucuns membres sains,  
 Que la tri-tesse vous consume,  
 Tout va bien pourvu que je fume!

N'est-ce pas qu'en voilà un qui est assez emaciné dans le tabac pour servir d'exemple à "Un tabacconiste breveté de Sa Majesté."

Les médecins ont parfois des méprises et surtout des surprises extraordinaires: est-ce le fait ou l'effet de leurs méprises, en voici une prise sur le vif:

Le Dr. X..... va pour visiter un lade qu'il n'a pas vu depuis l'avant. Arrivé devant la porte de la maison, voit le portail orné de tentures noires et se doute du tour que lui a joué son client. —M. Z.....? demande-t-il au concierge. —Oh! ce n'est pas la peine que vous montiez, il va.....descendre.

Dans une ville de province où il existe encore des pleureuses de profession,

une de ces fonctionnaires de pompes funèbres fut convoquée à un enterrement.

—Excusez-moi, répondit-elle à la famille, je ne peux pas pleurer aujourd'hui..... je viens de perdre mon mari.

Les joyusetés de l'auberge vont leur train: A l'hotel B..... l'autre soir John trinque avec un noble étranger de race germanique commis voyageur.

Dans un moment de vivacité et en gesticulant, il fait rouler à terre le bock de l'allemand.

John s'écrie alors avec un bon rire. "Bière qui roule n'amasse pas de mousse."

Il y a des jeunes filles qui manquent aux mesures et des mères qui n'en prennent pas assez.

Dans un bal la semaine dernière, une mère disait: Ma fille! mais c'est déplorable!..... je t'ai suivie des yeux pendant cette dernière danse. Tu ne vales pas en mesure.

—Ce n'est pas ma faute, maman! le pianiste ne connaît pas son métier.

—Non non, tu prendras des leçons de danse, je ne veux pas qu'on puisse dire de mademoiselle Malenchois qu'elle a mal tournée!

La valse qu'est-ce? A vingt ans on s'enlance. A quarante on s'en lasse.

LA DEBAUCHE

RÉDACTEUR EN CHEF.

Comme toute chose à sa fin et que les commandements ont été donnés aux chrétiens pour la règle de conduite de toute leur vie sur la terre, je termine par ceux des ministres qui en ce moment de session doit attirer toute son et notre attention.

Au Cabinet tu t'installeras,  
 Avec un grand empressement,

Ton personnel tu recevras  
 —Pour ton bien amicalement;

Les affaires tu saisisiras  
 Et brouilleras complètement.

Les Chambres tu consulteras  
 Le moins possible assurément.

Dans les coffres tu puiseras  
 Tant que tu pourras décernement.

Tes vieilles dettes tu payeras  
 Profitant de ce bon moment.

Toutes tes poches rempliras  
 Jusqu'aux bords, mais prestement.

Enfin tu te conformeras  
 A ce qui s'est fait constamment.

Et dans peu de jours t'en iras  
 D'un pied lesté et gaillardement.

Toto a trois ans et dit à Tata qui en a quatre: —Qui achètent les petits garçons, petite sœur?

—C'est les papas.

—Et les petites filles?

—C'est les mamans.

—Ah! et les jumeaux?

—C'est tous les deux.

La dessus je me sauve.....

P. O. CHALOT.

RESSEMBLANCES ET DIFFÉRENCES.

Le tailleur et le voleur  
 Du bien d'autrui font le leur.  
 Voilà la ressemblance.  
 L'un vole en nous dépouillant  
 Et l'autre en nous... habillant,  
 Voilà la différence.

Le perroquet et l'acteur  
 Tous deux récitent par cœur.  
 Voilà la ressemblance.  
 Devant le monde assemblé  
 L'un siffle... l'autre est siffé.  
 Voilà la différence.



LE DIABLE.

DE  
SAINT GILDAS.

**D**ANS cet heureux village de la vallée de l'Isac, la loi Naquet n'existe qu'à l'état de document administratif absolument inutilisable. Aussi dès son arrivée au chef-lieu de canton, car Saint Gildas-des-bois est bel et bien un chef-lieu de Carpentres, a-t-il été purement et simplement classé, pour nous servir d'une expression à la mode.

M. le maire, en homme qui connaît ses administrés, avait haussé ses épaules municipales en parcourant le papier officiel. En effet, si l'on en croit les anciens du village, on n'a jamais pu citer dans le pays un seul cas de séparation de corps. L'incompatibilité d'humeur entre les époux est un phénomène inconnu, et les quelques horions qui s'échangent par hasard entre les conjoints n'ont qu'une importance secondaire.

Bref, la lune de miel plane en permanence dans le ciel de Saint-Gildas-des-Bois. La petite histoire que je vais vous raconter ici, vous prouvera l'exactitude de cette assertion.

La voici en peu de mots :

En 1805, Pierre Cubana et sa femme Brigitte, vivaient seuls dans une chaumière isolée, située à quelques pas du bourg. On les citait à dix lieues, à la ronde comme un ménage modèle, et quand ils avaient célébré leurs noces d'or, Saint-Gildas avait assisté à la cérémonie.

Leur idéal eût été de mourir ensemble, à la même heure, à la même minute ; mais l'homme propose et Dieu dispose.

Un jour Pierre tombe malade, fait son testament, se met en règle avec Dieu et les hommes, et s'éteint doucement dans les bras de son épouse éplorée.

Toute la commune assista à ses funérailles et à la fin de cette journée douloureuse pour elle, Brigitte revint à son logis où elle était désormais condamnée à rester indéfiniment en tête à tête avec sa douleur.

Elle ne songeait guère à se mettre au lit.

Assise dans un grand fauteuil de paille, au pied du lit nuptial, la tête penchée sur la poitrine, les mains jointes, elle priait pour l'âme de son mari et demandait à Dieu la grâce de le rejoindre bientôt.

Soudain un bruit insolite attire son attention.

Peut-être quelque pouliquie, korrigan ou autre lutin échappé de la forêt voisine s'est-il glissé dans son logis désert.

Elle se lève, prend sa petite lampe de cuivre accrochée au mur, explore toutes les pièces; regarde derrière les portes sous le lit sous les meubles.

Rien d'anormal. Tout est bien clos. Elle remet la lampe au crochet, croyant avoir été dupe d'une illusion.

Elle avait à peine repris sa place dans son fauteuil que le bruit recommence plus fort et semble sortir de la cheminée, une de ces cheminées gigantesques de la vieille Bretagne, où pourraient tenir une escouade entière de fantassins.

La pauvre Brigitte, transie de peur, regarde de ce côté.

Le feu était éteint.

Elle voit deux longues jambes noires, velues, garnies de plumes descendre lentement et se poser sur la dalle du foyer. Le monstre se complète bientôt par un buste également emplumé, des griffes énormes et une tête couleur de fer, surmontée de deux grandes cornes recourbées. Les yeux et la bouche semblent lancer des flammes, et une forte odeur de phosphore envahit la chambre.

Ce singulier visiteur fait un pas navrant, joint les talons, et se campe devant la malheureuse veuve qui n'a plus la force de crier ni de fuir. Il étend un bras vers le lit où gisait le défunt quelques heures auparavant, et d'une voix profonde, qui n'avait rien d'humain, il laisse tomber ces mots :

Ecoute Brigitte. Je suis fils aîné de Belzébuth, le roi des enfers. Mon père est tout-puissant, tu le sais. Il peut faire sortir de son royaume les réprouvés qui ont de quoi se racheter. Hier, ton mari a été condamné à venir chez nous expier ses péchés. Mon père a eu pitié de lui et lui a permis de se racheter. Je viens donc te demander les mille écus qu'il a laissés au fond de la grande armoire de chêne. Veux-tu me les donner ?

Prenez-les ! s'écria la veuve affolée, prenez tout et rendez-moi moi Pierre.

Le fils aîné du diable ne se le fit pas dire deux fois. Il court à l'armoire de chêne, prit les mille écus, et revint auprès de la veuve. Il n'était pas encore content.

L'appétit vint en mangeant, même au diable.

Avant de partir, il dit à la vieille :

— Mille écus ce n'est guère pour s'épargner des tourments éternels. Pierre a encore 1,200 francs chez le tabellion ; il me les faut ! Dans trois jours je reviendrai. Seront-ils prêts ?

Dame, oui ! murmura la veuve d'une voix altérée.

— C'est entendu, mais n'oublie pas ceci : si tu veux sauver ton mari, garde-toi bien de parler de ma visite à qui que ce soit. Un seul mot imprudent de ta part le per-

UN INCONVÉNIENT DES COURSES.



Après s'être tenu deux jours les pieds dans l'eau glacée sur le Richelieu, M. Trottefort est obligé de se les mettre dans l'eau chaude ; cette fois-ci l'eau gèle dans la cuvette.



REVECHE!!!

PAUVRE FILLE!!!

Elle a dix-huit ans et pas de poitrine ; Sa robe est très close et monte au menton ; Rien n'en a gonflé la chaste lustrine ; Elle est droite ainsi qu'on rêve un bâton.

Son épaule maigre a des courbes folles ; Qui feraient l'orgueil des angles nigus ; Les dents en fureur dans leurs alvéoles, Nous montrent toujours leurs sommets [pointus.

Les yeux sont gris troubles, et des sourcils [rares, Ombrent tristement un front bas et plat, Qu'oppriment encore des bandeaux bizarres ; De petits cheveux châtains, sans éclat.

Quel sera l'époux jeté en pâture ; A cet angélique enfant ! O trésor ; Qui pour le sirop et la confiture ; A des secrets inconnus encor.

Ça n'a pas de cœur ; la moindre fadaise ; La fait aussitôt rougir jusqu'aux yeux, ; Et de sa figure atone et naïve ; Rien n'a déridé l'aspect soucieux.

Sa mère en est fière et se voit revivre ; Dans cet automate osseux, maigre et sec ; Dans ce long, profil aux reflets de cuivre ; Fait pour maintenir l'amour en échec.

Et ça doit pourtant se changer en femme ! ; Fignone au moyen de quel talisman, ; Mais on chantera son équitallame ; Un bébé rose lui dira : Maman !

Qui donc remplira ce devoir anstère ? ; Ne cherchons pas loin. Dieu dans sa bonté ; A créé pour elle un jeune notaire, ; Homme sérieux de blanc cravaté.

Et tous deux auront d'autres jennas filles, ; Aux regards sans flamme, aux coudes [pointus, ; Pour qu'on voie encore au sein des familles ; Fleurir le rosier des maigres vertus.

L. A. RIDONDAINE.

draît à jamais, et tu serais damnée toi-même.

Il disparut aussitôt par le même chemin. La pauvre Brigitte, à bout de forces, s'évanouit. Elle ne reprit qu'à l'aube, l'usage de ses sens.

Vers les neuf heures du matin, le curé vint la voir. C'était un homme sage et avisé. Il la trouva dans un état pitoyable qui lui parut singulier. Elle pleurait à chaudes larmes et tremblait de tous ses membres. De temps à autre elle regardait la cheminée avec des yeux que l'effroi semblait agrandir !

Très intrigué, le prêtre l'interrogea.

Brigitte refusa longtemps de répondre, mais l'homme Dieu fut si persuasif qu'à la fin elle parla.

— C'est bon, dit le recteur après avoir réfléchi un instant ne vous inquiétez de rien et séchez vos larmes. Je serai là avec deux amis pour vous aider à recevoir le fils de sa majesté satanique, consolez-vous, ma bonne, nous serons ici, avant la brunaate et nous nous blottirons dans ce cabinet et vous vous installerez dans votre fauteuil de paille comme d'ordinaire. Le reste me regarde. Au revoir, ma bonne et bon courage !

La veuve quelque peu rassurée passa la journée tant bien que mal. Vers le soir le curé arriva avec deux amis et s'installa dans le cabinet et la veuve toute tremblante suivit à la lettre les instructions du pasteur, et s'installa dans son fauteuil de paille, à sa place ordinaire.

A minuit, le fils du diable parut comme il l'avait promis, et dans le même uniforme qu'à la visite précédente.

— L'argent est-il prêt ? demanda-t-il de sa voix creuse.

— Dame, oui ! répondit la veuve plus morte que vive. Il est sur la table de la pièce à côté.

Le diable prit la lampe de cuivre, ouvrit la porte et aperçut le curé flanqué de ses deux amis.

— Eh bien ! Lucifer, vous ne vous attendiez pas à celle-là ! s'écria le digne prêtre d'un ton goguenard. Permettez-moi d'abord de vous présenter à mes paroissiens, deux braves gentilshommes, déguisés en simples mortels tous comme vous l'êtes vous même en diabolotin. M'est avis qu'avant de retourner en enfer, où vous étiez si bien, un brin de purgatoire ne sera pas de trop pour vous sur cette terre de douleur. En style d'ici bas, nous appelons ça la prison.

Sur ces mots, les deux militaires mirent les menottes au diable, auquel le curé oublia de donner sa bénédiction avant d'aller se coucher. On ne pense pas à tout.

Les gendarmes conduisirent leur prisonnier à la caserne pour passer la nuit.

Le lendemain matin, toujours escorté des représentants de l'autorité cette fois en grande tenue, le fils du diable dut aller en prison. Il traversa toute la grande rue Saint Gildas, au milieu d'une foule immense et à la grande joie des gamins ébahis, qui l'accompagnaient de huées formidables et s'amusaient comme en plein carnaval.

Sans l'énergie que attiré des gendarmes, le héros de cette fête populaire eût risqué d'arriver à la prison en mitées. Les commerçants du village voulaient absolument le lyncher. Au moment où il disparut sous le portail de la prison, après avoir reçu force horions, il respira et crut vraiment entrer en paradis.

Tout les habitants l'avaient reconnu. C'était l'ami intime du défunt.

A son lit de mort, Pierre lui avait recommandé sa femme, ne se doutant guère qu'il la confiait au démon.

Prenez soin de Brigitte lui avait-il dit. Elle sera seule au monde, et comme elle

n'entend rien aux affaires, vos conseils lui seront précieux. J'ai laissé dans l'armoire de chêne, mille écus que je me proposais, de placer ces jours-ci et 1,200 frs, chez le notaire ; elle aura besoin d'un guide sûr pour tirer un parti convenable de ce petit capital.

Le compère promet et tint parole... à sa manière.

Telle est l'histoire du diable de Saint-Gildas. Nos lecteurs trouveront peut-être que c'est une histoire qui ne vaut pas le diable.

OSCAR LÉON.

LA MATINÉE DU GÉNÉRAL.

La scène se passe rue Dumont-d'Urville. Dix-sept cent quatre-vingt-neuf personnes se pressent dans l'antichambre, dans l'escalier, devant la porte de l'hôtel.

M. Boulanger donne à son fidèle groom l'ordre de commencer les réceptions.

Le groom, annonçant.—M. Chamoiseau ! Le général.—Chamoiseau ? je me rappelle ce nom-là. Ah ! oui. Ce doit être le chef de ce groupe républicain qui a tenu l'autre jour une réunion publique à... (S'avançant avec empressement.) Mon cher monsieur Chamoiseau, je suis heureux de vous voir.

Chamoiseau.—Général... Le général. On est fier d'être en communauté d'idées avec des hommes comme vous.

Chamoiseau.—Général... Le général.—Vous savez que, comme vous, je suis solidement attaché à la République. Je lui resterai fidèle jusqu'à mon dernier souille.

Chamoiseau, se cabrant.—Pardou Général, vous vous trompez. Je me glorifie d'être royaliste. J'appartiens à la Société du Trône.

Le général, à part.—Aie ! J'ai confondu.

Chamoiseau.—Je venais vous offrir son concours. Mais du moment où vous êtes républicain, du moment où ce n'est pas pour la frime... Le général.—Pardou on peut s'expliquer et s'entendre.

Chamoiseau.—C'est inutile, je me retire. (Il sort d'un pas nerveux.)

Le général, resté seul.—Une gaffe. Enfin ! on peut se tromper dans un tas. Si j'avais su j'aurais crié : "Vive le roi !" avec lui, mais... (Il sonne.)

Le groom, annonçant.—M. de Saint-Bon !

Le général.—Avec celui-là, pas de doute ; son nom dit ses opinions.

M. de Saint-Bon.—J'ai l'honneur.

Le général, lui tendant gracieusement la main.—Cher monsieur, vous avez raison d'avoir confiance en moi comme j'ai confiance en vous.

M. de Saint-Bon.—Je.....

Le général.—Nous ne nous connaissons pas, mais nous nous entendons d'avance. Qu'est-ce que nous voulons ? Pour y conduire. Je ne serai qu'une transition nécessaire. Je sais parfaitement que le but à poursuivre, c'est la royauté.

M. de Saint-Bon, (sursautant).—Que dites-vous ! Un pareil langage devant un ancien membre du "Jaguar de Bagnolet," société de vigilance républicaine !

Le général, (à part).—Sacrébleu encore un four. Aussi, pourquoi s'appelle-t-il de Saint-Bon, ce jaguar ? (Haut) Citoyen...

M. de Saint-Bon.—Il est trop tard.

Le général.—Je vous ai parlé de la royauté dans un avenir indéfini ; mettons un siècle.

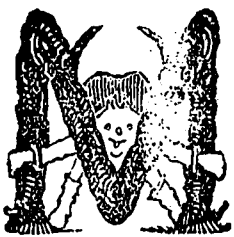


COPURCHIC.



—J'arrive du carnaval !

Brics a Bracs !!!



**MALGRÉ** tous les travers qui marquent sa carrière, tout annonce dans l'homme le maître de la terre, tout marque sa supériorité sur les êtres vivants. Il se soutient droit et élevé. Son attitude est celle du commandement; sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité.

Cette peinture de l'homme vrai, ne s'applique pas aux hommes politiques outrés de notre siècle; ils font race à part: leur secret est dans l'habileté de faire de l'argent vite et par tous les moyens, à la vapeur même, tant les chemins de fer s'y prêtent de nos jours. L'honnête et paisible citoyen au contraire, cherche l'auréole de son bonheur dans ce qu'il a acquis avec honneur, sa famille, ses biens, sa réputation ayant avant tout pour devise "Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée".

Ceci me sert de préambule pour passer à un sujet grand comme le monde qui est embrasé d'amour et de charité! Oh mes lectrices! Oh mes lecteurs! que vos yeux s'ouvrent! que vos cœurs se dilatent devant cet océan d'amour que vous réserve l'avenir. Et voilà pourquoi je lui décerne ce titre.

FLEUR D'AMOUR AU FOYER DE LA FAMILLE

Vous aurez beau chercher, vous ne la trouverez dans aucun jardin, cette fleur merveilleuse et charmante. Elle ne s'épanouissait même pas dans les parterres enchantés d'Armide, créés par le génie du Tasse. Ce n'est ni la rose éblouissante ni les lys éclatant de blancheur, ni la fraîche marguerite au cœur d'or, si jolie cependant, ni même la pâle fleur d'orange qui se gracieuse emblème de jeunesse et de virilité. Non; elle est plus belle, plus enivrante à elle seule que toutes ces fleurs réunies et dès que le regard l'a découverte, il ne peut s'en détacher.

Ce n'est pas dans les bosquets touffus sur les pelouses veloutées ou dans les prairies solitaires que le chercheur persévérant la trouvera. Elle grandit à l'ombre de ses toits, près du foyer de sa famille, et cache modestement ses attraits.

Elle est aussi fraîche que la plus fraîche bouton de rose. De plus, elle a la grâce! C'est une fleur vivante, reine entre les plus belles qui semblent n'avoir été créées que pour lui servir de parure. Son front a la blancheur du lis, peau fine et duvetée des reflets de satin, ses dents sont de nacres ses yeux ont l'éclat des pierres précieuses.

Telle est la jeune fille au sein de la famille.

C'est la jeune fleur, la fleur d'innocence et de beauté, la fleur d'amour que le plus hardi ne contemple qu'avec une admiration respectueuse. Elle s'ignore elle-même et ne se doute pas des sentiments qu'elle inspire. Elle ne songe pas à baisser son regard; interrogateur et curieux, et son sourire a encore la candeur de l'enfance. Elle rit, va, vient, babille et chante, absolument comme l'oiseau, heureux de gazouiller au sortir du nid.

Au salon, son front rayonne de bonheur. Enveloppée dans sa nageuse toilette de mousseline, svelte, mignonne sans coquetterie aucune, elle semble un de ces beaux sylphes, chantés par les poètes. Quand elle danse, quelquefois, on remarque que sa blonde tête est légèrement rejetée en arrière et que ses grands yeux sont à demi clos comme pour échapper au vertige. Si son cœur bat plus vite, elle ignore pourquoi.

Plus d'un amoureux regard la suit de loin et sa vue fait naître bien des rêves de bonheur. Heureux celui qui la cueillera, cette blanche fleur des salons, elle se donnera sans partage, apportant sa grâce naïve, sa beauté suave, son cœur pur.

Le premier mot d'amour qu'elle entendra ne sera murmuré que par son fiancé, il n'éveillera en elle que l'idée du bonheur dans le devoir, que les chastes desirs des saintes joies du foyer. La main dans la main du bien-aimé, sans arrière-pensée sans rougissement au front, son clair regard d'enfant arrêté sur le sien, elle saura lui parler de leur félicité prochaine et fera passer devant lui l'éblouissant mirage des années à venir. Il l'écouterà, le cœur palpitant, mille paroles passionnées lui monteront aux lèvres, mais il n'osera les prononcer de crainte de mettre une ombre sur ce front de vierge.

TYPES DIVERS.

(Pas d'hiver.)

Types rencontrés quotidiennement dans les chars urbains à Montréal.



Côté des amoureux.



Côté des indifférents.

Et quand l'heure bénie qui doit les unir sonnera enfin, elle se montrera radieuse, aussi calme que lui-même sera troublé. Belle comme les madones dans sa vaporeuse toilette, un peu pâle sous la blanche et symbolique guirlande, elle s'avancera vers l'autel sans fausse timidité, montrant franchement son bonheur, et son appréhension, car elle a confiance en celui qu'elle aime. Sur son passage, bien des murmures flatteurs se feront entendre. Les hommes s'inclineront avec respect saluant jusqu'à terre cette reine charmante dont le front est ceint de la triple couronne de la candeur, de la jeunesse et de la beauté. Les mères souriront avec émotion et les jeunes filles, ses compagnes, chuchoteront entre elles:

"Oh! qu'elle est jolie sous son voile!" Pour elle, en cet instant qui décidera de sa destinée, elle ne saura que sourire et prier. Sourire aux parents, aux amis, accourus pour lui faire cortège. Prier pour le bien-aimé.

Et quand les paroles sacramentelles l'auront donnée à l'époux de son choix quand elles auront fait de la jeune fille une femme, elle s'en retournera plus radieuse encore, appuyée au bras de son ami, fière de lui appartenir, prête pour ses nouveaux devoirs. Heureux et joyeux le fiancé d'hier le mari de demain, l'entraînera loin des regards indiscrets et envieux.

Il voudrait la cacher à tous les yeux la blanche fleur cueillie dans l'éblouissant bouquet des jeunes filles, fleurs vivantes. Il lui semble qu'un souffle, qu'un regard suffiront à le lui ravir. A lui seul le droit de son parfum et de sa grâce. Sa frêle beauté lui appartient. Son rêve de bonheur est devenu une réalité... Malheur à celui qui le ferait évanouir.

Maintenant rien ne nous empêche de passer à un sujet plus déplaisant mais non moins intéressant. C'est un procès qui vient de se terminer en Cour d'appel, qui intéresse la ville de Sorel qui m'en fournit le sujet. C'est une fable des plus caractéristiques qui vous reproduira bien l'état des

PLAIDEURS.

Ayant eu un jour une querelle des plus violentes avec l'hyène, le loup résolu de la défaire. C'est pourquoi il alla demander conseil au lion.

— Teads lui un piège, dit ce dernier et quand tu l'auras prise devore-la.

Le loup s'en alla et dressa un piège dans un sentier que son ennemie avait l'habitude de fréquenter.

Cependant le loup n'eut pas de chance, car, au moment où ricanant de joie, il admirait son œuvre achevée, il fit un faux pas et tomba lui-même dans le piège qui le retenait lié. Quelque instants plus tard, le lion passa par là.

— Juste ciel! s'écria-t-il qu'est-ce que je vois?

— Me voici pris dans mon propre piège, répondit humblement le loup.

— Certainement, reprit l'autre, et dire que j'étais venu dans l'intention d'aider à dévorer l'hyène; mais, étant donnée la situation que voici, c'est à l'hyène que j'aiderai à te manger toi.

— Comment! protesta le loup; puisque c'est en suivant vos conseils que j'ai dressé le piège!

— C'est vrai, repliqua le lion avec son calme majestueux, mais j'ai donné le même conseil à ton ennemi, et pour moi il n'y a pas de différence, si je mange du loup ou de l'hyène.

Morale: L'avocat est toujours payé quelle que soit l'issue du procès.

Transportons-nous mes chers lecteurs à un genre nouveau d'amusement, peut-être est-il fort ancien, je dis nouveau, c'est pour vous faire plaisir et surtout induire nos jeunes filles à bien l'étudier avant de le mettre en pratique. C'est un délassément espagnol, le beau pays des amours, et vous devez comprendre combien il doit être doux au cœur. Il s'appelle.

LANGAGE DE L'ÉVENTAIL.

Voici la signification du jeu:

Tenir l'éventail fermé et le cordon au bras droit: Je cherche un fiancé.

Tenir l'éventail fermé et le cordon au bras gauche: Je suis fiancée.

Approcher l'éventail des lèvres: Je doute de toi.

Se ranger les cheveux sur le front avec le bout de l'éventail: Je pense à toi.

S'éventiler rapidement: Je t'aime beaucoup.

S'éventiler nonchalamment: Tu m'es indifférent.

Le fermer rapidement: Je crains que tu me trompes.

Le laisser tomber: Je t'appartiens.

Le porter au cœur: Je souffre et t'aime.

Se couvrir une partie de la figure: Prends garde à mes parents.

Compter les feuilles de l'éventail: Je désirerais vous parler.

Frapper doucement dans la paume de la main avec le bout de l'éventail: Je ne sais encore bien si tu me plais.

Paraître à la fenêtre sans éventail: Je ne sortirai pas ce soir.

Frapper précipitamment dans la paume de la main: Je suis impatientée de te voir et aime moi.

Se couvrir toute la figure avec l'éventail: Tu es très vilain.

Garder l'éventail dans sa poche: Je ne cherche pas l'amour.

Regarder fréquemment la gravure de l'éventail: Tu me plais beaucoup.

Prêter l'éventail à un jeune homme: Mauvaise augure.

Vous ne savez peut-être pas que les flamands ont horreur des femmes.

Un paysan est condamné à la pendaison, et suivant la coutume du pays, le Seigneur lui dit au moment où, assisté du bourreau, il mettrait le pied sur la fatale potence.

— Si une de ces femmes qui sont venues assister à ta pendaison, consent à t'épouser, je te fais grâce.

— Heu! Heu! soupire le paysan.

— Tu sais, répond le Seigneur, si tu trouves le remède pire que le mal, décide-toi.

— Heu! Heu! soupire de nouveau le paysan..... Enfin je n'ai pas le choix.

Et il cria d'une voix de stentor.

— Eh! là bas, les femmes, y en a-t-il une qui veuille m'épouser?

— Moi, répond une boitense.

Le paysan descend de la potence, examine la femme, puis, voyant son infirmité, il remonte sur l'échafaud en disant au bourreau:

— Attache! Attache! Elle cloche! Attache! J'aime mieux ça qu'une femme qui cloche!

Je termine, mes chers lecteurs, par ces tintements du gros bourdon que vous voudrez bien mettre en branle.

Aimer, souffrir et se dévouer est la destinée de la femme.

Un homme ne devrait prendre pour épouse, que la femme qu'il voudrait avoir pour un ami, si elle était un homme.

Le mariage, disait un mari désappointé, c'est le tombeau de l'amour.

Et les hommes en sont les fossoyeurs, reprit la femme.

Pour être heureux en ménage, dit un original, il faut que le mari ne voit rien et que la femme soit aveugle.

C'est en cet état que je vous laisse, lectrices et lecteurs, jusqu'au revoir.....

FOURTRAGNO.

LA BOULIMIE.

S'il faut en croire *Le Cosmos*, journal chrétien, fidèle observateur des commandements de Dieu, qui ne voudrait pas violer le précepte:

Faux témoignage ne feras, Ni mentiras aucunement,

le village de Viriat, près Bourg-en-Bresse, vint de donner un bel exemple de robuste appétit. Trois cents invités d'une noce se sont mis à table le samedi et y sont restés jusqu'au lundi soir. Ils ont engloutis vingt-et-un veaux, quatre bœufs, sept moutons, quatre-vingt-dix volailles et six mille deux cents bouteilles de vin, ce qui fait environ dix livres de viande et dix bouteilles de vin par jour et par tête!

Les capacités gastriques de cette puissance sont du domaine de la pathologie, au chapitre de la boulimie.

En médecine, on appelle "boulimie" une névrose de l'appareil digestif, caractérisée par une glotonnerie extraordinaire.

Cette maladie se rencontre à tous les âges de la vie, du berceau à la tombe. Il n'est pas de bureau de nourrices dans lequel on fait souvenance d'un terrible poupon se chargeant, à lui seul de mettre à sec les glandes mammaires de quatre normandes des plus rebondies; il n'est pas de médecin qui n'ait entendu raconter l'histoire véridique de la vieille épileptique de la Salpêtrière qui, la veille de sa mort, mangea encore vingt-quatre livres de pain.

La boulimie peut s'attaquer à tous les tempéraments, mais ses symptômes ne sont pas les mêmes dans tous les cas. En général, d'après Grisol, si les malades veulent résister au besoin impérieux qui les tourmente, ou s'ils n'ont rien pour le satisfaire, ils éprouvent un état de malaise inexprimable, des maux de cœur, des éblouissements, des tintements et syncopes; ou bien ils sont dans un état d'agitation et de délire, qui peut être porté jusqu'à la fureur.

Quelques boulimiques sont très gras, les neuf dixièmes sont fort maigres; tous sont d'une paresse intellectuelle déplorable: leur longue et laborieuse digestion fait penser à la torpeur du boa repu.

Les règles du traitement à opposer à la boulimie ne sont pas longues à formuler. Landré-Beauvais les a condensées en cet aphorisme, qui n'a rien à voir avec la pharmacie:

"Conseillez à vos clients de se nourrir d'aliments choisis parmi ceux dont le tissu est le plus solide et offre le plus de résistance aux organes digestifs (pain de pâte ferme, chair de porc, de bœuf et autres substances dont la texture est la plus compacte)".

A cette laconique prescription, Troussseau a ajouté un élément officinal: l'opium; et Blachez un moyen philosophique: le raisonnement, qui n'est pas moins bon des trois.

Effrayer le boulimique par le tableau des conséquences que peut entraîner la satisfaction incessante et trompeuse de son appétit, lui montrer qu'il est moins dangereux pour lui résister à la faim que la presse que de chercher sans cesse à l'assouvir; obtenir de lui qu'il cherche, par des repas légers rapprochés, à tromper l'appétit qui le tourmente: en regard des dangers auxquels il s'expose fatalement, lui faire entrevoir une guérison prochaine et assurée, telle paraît être au savant professeur de la Faculté de Paris la voie dans laquelle le médecin doit s'engager lorsque le malade n'est pas profondément abruti par des excès trop invétérés.

Une croyance vulgaire veut que l'intestin des boulimiques soit habité par le ver solitaire.

Que faut-il penser de cette opinion?

DR FÉLIX BREMOND.

Une envie bonne et... meilleure encore.



MAMAN—Georges, vous êtes un méchant enfant; j'ai une bonne envie de vous fouetter.

GEORGES—J'ai une meilleure envie, maman; c'est de ne pas me fouetter du tout.

Les Femmes-Docteurs.



LE NOMBRE des femmes docteurs s'accroît, paraît-il, en proportion d'autant plus effrayante pour messieurs les étudiants du sexe fort que, généralement, les aspirantes doctresses doutent le cap de la thèse avec une maîtrise bien faite pour donner des réflexions inquiétantes à nombre des plus savants diplômés.

Il ne me déplaît point de voir la femme sortir par sa propre initiative de l'esclavage intéressé où la retenait le côté de l'humanité qui s'attribue volontiers la supériorité intellectuelle. Une évolution sociale due à des causes variées se produit présentement en ce sens.

Evidemment les partisans de la suprématie du mâle et tous ceux qui pensent que la force prime le droit n'aiment guère voir la femme sortir des limites de l'ignorance passive et réclamer, de par la puissance subitement affirmée de son énergie morale et de sa virilité intellectuelle, une part légitime d'indépendance, une place honnêtement gagnée à ce que les poètes de l'ancienne école voulaient bien appeler le banquet de la vie.

Lorsque la femme arrivera au mariage avec la part d'influence et d'indépendance que lui donnera le bien-être qu'elle sera en mesure d'apporter à l'actif social, elle se garantira dans la balance des pouvoirs conjugaux une influence au moins égale à celle de l'homme, sinon prépondérante.

Pour en revenir à la vocation médicale qui paraît séduire un nombre respectable de jeunes étudiantes, nous ne voyons pas en quoi elle peut soulever la répugnance des esprits larges. Il me semble au contraire qu'il y avait en ceci une lacune regrettable à combler.

N'est-il pas absolument odieux pour une femme chaste, affligée d'une maladie d'espèce intime, de se livrer forcément, faute d'un docteur féminin, aux investigations les moins discrètes d'un diplômé quelconque.

On a beau dire que le docteur n'est pas un homme, que le secret professionnel est un mandu: inviolable et autres phrases de convention que dément à l'instant la réalité des faits, il n'en demeure pas moins souverainement douloureux et humiliant pour une femme de se mettre à la merci d'un monsieur, fût-il trois fois docteur, dans le mystère d'un cabinet particulier, orné de fauteuils à trucs, et j'ai connu des martyres véritables qui ont préféré la maladie et la mort au supplice de cette prostitution visuelle.

Pour toutes les maladies des femmes, les soins intimes, l'expérience compatissante d'une personne de leur sexe sont indispensables, le médecin étant un consolateur en même temps qu'un conseiller, la femme est destinée par la nature même à jouer ce rôle souverain où la brutalité de certains opérateurs apporte souvent plus de désordres que de remèdes.

Je n'en laisse pas moins subsister celle-ci et persiste à maintenir que dans l'ordre d'idées où je me suis renfermé, le concours d'une femme est nécessaire; j'ai eu connaissance de certains cas où les docteurs barbus appelés au chevet de femme même non atteintes de maladies de l'espèce avaient tenté d'abuser de leur situation pour se livrer à des privautés sous prétexte d'auscultation dont ils déplaçaient le champ d'observation au profit d'une curiosité extra-scientifique; je ne crois pas qu'un homme soigné par un docteur-femme aurait les mêmes périls à redouter.

ROBERT FRANCOIS.

UN CHIEN ENRAGE.

Le comte Louis de C..... était fiancé depuis plusieurs mois à Mlle. Blanche de F..... L'union était décidée, chaque soir, le jeune homme se rendait dans la famille de sa fiancée. Mlle. de F..... possédait un petit chien qu'elle aimait beaucoup. Ce chien avait nom "Jef".

Il y a environ trois semaines, M. de C..... se présentait chez son futur beau-père. Il entre et pénètre dans une anti-chambre mal éclairée où l'œil distinguait avec peine. A peine avait-il fermé la porte sur lui qu'il entendit à ses pieds un grognement qui à ce moment l'effraya fort, puis aussitôt il se sentit heurté par une masse remuante et velue, et deux dents s'incrustèrent violemment dans les chairs de sa main gauche.

Jef venait de le mordre.

Au cri poussé par Louis de C..... la famille accourut, la morsure ne paraissait pas bien grave, une gouttelette de sang perlait à peine sur la peau, mais il importait que Jef fut puni de son oubli des convenances ou de sa mauvaise intention. Papa-beau-père s'arma donc d'une forte cravache et infligea une maîtresse correction à l'animal qui, sitôt après, gagna la porte et disparut. Le lendemain, à son retour, la première parole du comte fut pour son agresseur de la veille.

— Et Jef? demanda-t-il.

A cette interrogation, Mademoiselle de F..... et ses parents se regardèrent. Louis crût remarquer qu'ils hésitaient, et il lui sembla que la voix de sa fiancée tremblait quand elle lui répondit:

— Il n'est pas revenu.

A ces mots, une idée folle et terrible traversa le cerveau du jeune homme. Il se crut frappé par une catastrophe mortelle et perdit à jamais.

— Le chien est enragé! se dit-il, on l'a abattu..... on veut me le cacher.

Tout son corps fut envahi par l'épouvante, tout son être trembla sous un frisson glacial, et une sueur froide et aride perla sur son front, qui devint pâle et mat comme la cire des cierges. Il abrégua sa visite, se leva et sortit. Il marcha dans les rues comme un homme ivre, tantôt à grands pas, tantôt s'arrêtant pour serrer dans ses mains crispées son pauvre cerveau affolé, de temps en temps il laissait tomber sur sa main blessée un regard d'idiot, cette main lui paraissait hideuse, envenimée, violacée, effroyante et loquace. Il passa une nuit horrible, pleine de fièvre et de délire, son imagination égarée agrandissait démesurément sa blessure, qui s'étendait devant ses yeux comme une tache de sang qui se répand. Toute la nuit il vit cette main, cette plaie s'imposant à son regard malgré les ténèbres de la nuit. Ses yeux grands ouverts fouillaient le vide avec peur. Il avait les convulsions, les souffrances, l'écume la bave de la rage.

Entre cinq et six heures du matin, le jour naissant perça le reps de ses rideaux, il alla les serrer et retomba sur son lit. Le jour entier se passa de la sorte.

Quand la nuit eut reparu et qu'une heure du matin eut sonné, Louis de C..... se leva, passa à la hâte ses vêtements et sortit.

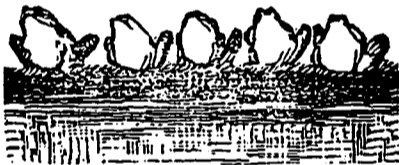
Il alla droit à la Seine, là, où vont tous les désespérés. Arrivé au pont de Solferino il s'accouda et attendit.

Devant lui, le quai s'étendait, désert et sans fin, au-dessous, coulait la Seine à la fois verte et jaunâtre et dont les flots roules dans l'argent de la lune frappaient ses yeux d'une fascination irrésistible.

La demie sonna, puis les deux coups de deux heures, Louis de C..... immobile regardait toujours, enfin, il se releva, enjamba la balustrade, et les yeux vers le ciel, se précipita dans le fleuve en jetant un grand cri de désespoir que le vent étouffa.

Avant hier matin, des mariners de la compagnie des bateaux-omnibus repêchaient, à la pointe de l'île des Cygnes, le cadavre du comte Louis de C.....

LÉVIS.



GLANURES.

Depuis la hausse des farines :  
 Chez un boulanger :  
 La femme. — Dis donc, Gustave, on commence à se plaindre, il faudrait songer à diminuer le prix du pain.  
 Le mari. — Patience! Nous avons diminué déjà le poids : on ne peut pas tout faire en un jour!

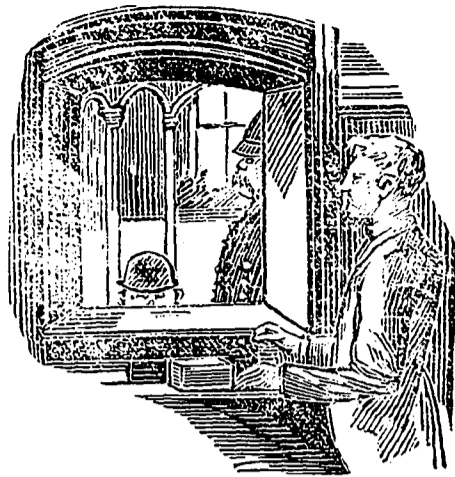
On dit que les avares ne font pas aller le commerce, cependant hier un bandagiste a dit qu'il ne vivait que de la varice.

— Quelle différence y a-t-il entre un témoin et un caissier?  
 — Le témoin lève la main et le caissier lève le pied.

Lu sur le carnet de M. Deibler, le bureau de Paris :  
 "Certains condamnés à mort font preuve d'un sang-froid remarquable; mais, à l'instant suprême, ils finissent tous par perdre la tête."

Un proverbe remanié par le Splinz. Le mot est d'une mère qui, après plusieurs saisons à Vichy ou ailleurs, a fini par marier sa grande bête de fille.  
 Tant va la cruche aux eaux qu'à la fin elle se case.

Le docteur :  
 — Suivez-vous bien mes recommandations? Je vous avais ordonné de prendre quelque chose tous les matins en allant à votre bureau.....  
 — Je le sais, docteur, aussi je prends l'omnibus!



AGENT—Un billet pour Farnham, enfants moitié prix; dépêche-toi, petit bougre!



VOYAGEUR—Comment? Qu'est-ce que tu rabâcles, muscadin? (Tableau.)

Rébus Illustré

AVIS : Les devineurs sont priés d'adresser leurs lettres comme suit :

Passépartout  
 — Rébus illustré —  
 Sorel, P. Q.

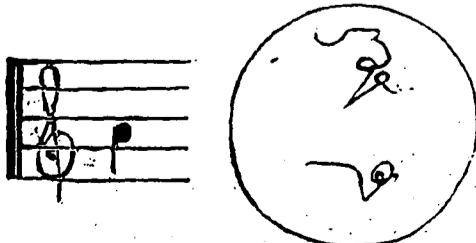
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les loups ne se mangent pas entre eux.

ONT RÉPONDU.

L. D. E. Mayer, Montréal; Téléphore Lamy, Louis Gauthier, Charles Lemay, Elzéar Lefrançois, Jos. Nolin, Arthur Lacerte, Alphonse Gagnon, Thomas Bouchard, Manchester; De Roberval, Claudia Lizotte, Roberval; Alexis Fournier, Négaunée; Louis Berthelotte, Salem; Latulippe, Percé; La Machine à Josephineives, Marie-Louise Brousseau, Salem; Duachmi Serframadus, Lewiston; Alphonse Guerette, Lévis; Où est le père Saintourens, Mont Stifines; Robespierre Catoune, St. André; J. W. P. Marié, Berthier; Delphine Froulx, Mad. A. Legault, J. B. A. Lalonde, Florida Paquet, J. B. H. Gariépy, Marie Pommette, Mde. McK., John Chestnut, Marie Plaque des fonds, Boniface Pas de cheveux, Montréal; Small twine, Little low back, Canayen pur sang, Lewiston.

RÉBUS N° 28.



POUR RIRE

Pensée profonde :  
 " Interroger les profondeurs du genre humain, c'est imiter les plongeurs qui sondent les abîmes de l'océan et risquer comme eux, de rencontrer plus de monstres qu'on se recueillera de perles."

Deux ivrognes causent attendris.  
 — Tu dois tout de même la regretter, ta pauvre défunte ?  
 — Ah ! mon vieux, fait l'autre, ce qu'elle me manque !  
 Et fondant en larmes :  
 — Quand je rentre à la maison, je n'ai plus personne à battre !

Deux jeunes gens échangent des gîtes, puis des cartes.  
 — Monsieur, dit fièrement l'un, je resterai chez moi demain.  
 L'autre, non moins fièrement :  
 — Et moi aussi !

Calino racontait qu'en chemin de fer un voyageur ayant commis l'imprudence de monter sur la plate-forme d'un wagon, avait eu la tête enlevée au moment où le convoi passait sous le pont.  
 — Et il n'a rien dit? lui demande-t-on.  
 — Si fait, il s'est écrié : " N'accusez personne de ma mort, je suis victime de mon imprudence ! "

Lu sur un album :  
 " On parle toujours des liens de l'amitié. Trop souvent ces liens-là ne sont que des ficelles."



AVIS

Nous prenons la liberté d'informer nos amis et agents locaux des Etats-Unis du départ de M. Auguste Bunesnel, de Montréal, qui est notre seul AGENT GÉNÉRAL autorisé à prendre et à collecter des abonnements dans les divers centres américains qu'il se propose de visiter.

Nous offrons bien cordialement à nos amis nos remerciements anticipés pour les bons services qu'ils voudront bien rendre à notre AGENT GÉNÉRAL afin de lui faciliter sa tâche.

ROUILLIARD & CIE  
 Sorel, P. Q.

PASSEPARTOUT

PUBLIÉ PAR

ROUILLIARD & CIE.

Éditeurs-Propriétaires.

Abonnement.....\$1.50 par année

BLOC-BRUNSWICK

SOREL.